

---

# Documents sauvegardés

Jeudi 20 octobre 2022 à 14 h 25

1 document

---

Par Ecole centrale de Nantes

# Sommaire

## Documents sauvegardés • 1 document

Le Monde (site web)	15 octobre 2022 <b>« Quand j'ai abandonné ma carrière d'ingénieur, il y a quinze ans, la sobriété était un truc d'hurluberlu »</b> ... sorte. Il n'en existait pas encore, en 2008, quand j'ai été diplômée de <b>Centrale Nantes</b> , et que je questionnais, seule, la brillante carrière d'ingénieur qui m'était promise. Je ...	<b>3</b>
---------------------	--	----------

Le Monde

© 2022 SA Le Monde. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

**PubliC** Certificat émis le 20 octobre 2022 à ECOLE-CENTRALE-DE-NANTES à des fins de visualisation personnelle et temporaire.  
news-20221015-LMF-6145914\_4401467

**Nom de la source**

Le Monde (site web)

Samedi 15 octobre 2022

**Type de source**

Presse • Presse Web

Le Monde (site web) • 1539 mots

**Périodicité**

En continu

**Couverture géographique**

Internationale

**Provenance**

France

## « Quand j'ai abandonné ma carrière d'ingénieure, il y a quinze ans, la sobriété était un truc d'hurluberlu »

Séverin Graveleau

**« Premières fois » : récits de moments charnières autour des études supérieures et du passage à l'âge adulte. Cette semaine, Anna, 38 ans, raconte comment elle a quitté la carrière d'ingénieure qui lui était promise, il y a quinze ans, avant qu'on ne parle de « désertion » des jeunes diplômés.**

« Bifurquer », « désertier » : je ne sais pas si ces expressions sont adaptées à mon parcours car je n'ai jamais fait partie d'un réseau ou mouvement de jeunes diplômés se réclamant de la sorte. Il n'en existait pas encore, en 2008, quand j'ai été diplômée de Centrale Nantes, et que je questionnais, seule, la brillante carrière d'ingénieure qui m'était promise. Je suis passée par cette grande école avant Clément Choisine et Arthur Gosset, diplômés en 2018 et 2021. Le récit médiatisé de leur remise en question professionnelle et de leur « désertion », pour des raisons écologiques notamment, me fait ressentir aujourd'hui une forme de sentiment d'appartenance. Non pas à cette école, dans laquelle j'avais été assez rapidement mal à l'aise, mais à un mouvement. Contrairement à eux, mon cheminement a été sensible et solitaire avant d'être politique et collectif. J'ai bifurqué avant l'heure, c'était il y a quinze ans.

Fille d'enseignants lillois croyant fer-

mement à l'ascension sociale par l'école, j'ai intégré Centrale après un parcours en prépa scientifique qui ne fut pas facile. L'exigence intellectuelle et scientifique me plaisait, mais j'ai eu plus de difficultés avec le milieu des grandes prépas parisiennes et le système des classes dites « étoilées ». Confiance en soi, codes sociaux, culture de la classe dominante ; moi la fille de classe moyenne, je découvrais sur le terrain les facilités des élèves d'un autre milieu social, et les effets de la reproduction sociale décrite par Bourdieu.

Ensuite en école d'ingénieurs, je crois que j'ai été très surprise par l'atmosphère peu sérieuse qui règne durant au moins la première année. Les élèves, sursélectionnés, se lâchent et font la fête après avoir trimé pour les concours (j'en faisais partie). Ils n'accordent finalement plus de réelle importance aux enseignements, partant du principe que l'école est surtout là pour amener le réseau nécessaire pour accéder aux

grandes entreprises et cabinets de conseils qui ne manqueraient pas de nous ouvrir leurs portes rapidement, comme à nos prédécesseurs. Seule, je me sentais enfermée dans le microcosme de l'élite, loin des réalités sociales. La plupart des élèves ne savaient pas vraiment ce qu'ils avaient envie de faire ensuite. Rien ne nous amenait à nous poser des questions de cet ordre, la spécialisation n'intervenant qu'en troisième année. C'était aussi mon cas et cela m'inquiétait, sans être capable de mettre d'explications sur mon ressenti.

### Travailler en lien avec la nature

La première fois que j'ai envisagé de changer de voie, c'était pendant mon stage « ouvrier » de fin de première année, dans un grand groupe de BTP. Cela a été un choc. Sur le chantier de construction de banlieue parisienne où j'étais « conducteur de travaux », j'ai découvert le rapport de domination entre les cadres, dont je faisais partie, et les corps de métier (plombier,

plaquiste, etc.), d'autant plus fort quand il s'agissait de main-d'œuvre immigrée, intérimaire ou sous-traitée payée le minimum. Mon maître de stage et certains collègues me disaient « il faut se blinder et accepter que le monde du travail soit fait de rapports de force parfois violents ». Mais je ne supportais pas de devoir participer à ce que je voyais comme une forme d'exploitation, à la misogynie ambiante, au mépris des clients qui nous amenait parfois à leur masquer les mal-façons du bâtiment, à l'absence totale d'intérêt pour les questions environnementales... Bref : à la course à la performance, à la production industrialisée, résultant du capitalisme. Nous étions dans les années 2000, les choses ont-elles changé aujourd'hui ?

A l'issue de ce stage, je me forge l'idée qu'on ne peut pas, que l'on ne peut plus, construire humainement, esthétiquement et écologiquement avec du béton. L'ingénieure que je suis, ou que je pensais encore vouloir être, décide donc de s'intéresser à un autre matériau de construction : le bois. J'ai à l'époque pensé que celui-ci portait en lui de quoi s'éloigner d'une mise en œuvre industrielle et se rapprocher ainsi de l'humain, puisqu'il est issu d'une ressource vivante, la forêt, puisqu'il est naturellement bourré d'anomalies (les nœuds, le sens du fil, etc.) qui nécessitent un savoir-faire artisanal pour le mettre en œuvre. J'avais l'espoir qu'un bâtiment en bois ne ressemble pas à un HLM en béton construit à la va-vite pour empocher un maximum de pognon...

J'ai donc décidé de partir faire ma troisième et dernière année d'étude à **Centrale** en Finlande pour y étudier les « sciences du bois » à l'université technologique d'Helsinki. On y étudie à la fois la ressource : les forêts et le bois

– les sciences du bois convoquent la chimie et la physique pour comprendre les propriétés de ce matériau –, mais aussi l'architecture et la mise en œuvre dans des constructions qui doivent nécessairement prendre le bois comme il est, vivant, dans des bâtiments et des chantiers à taille humaine. Je me souviens avoir écrit dans mon mémoire de fin d'étude que cette approche m'avait confortée dans l'idée de vouloir travailler en lien avec la nature, pas dans des grands groupes, et de mener une vie plus simple et authentique.

### Un pouvoir d'agir ensemble

Cette nouvelle expérience m'a dirigée vers le monde de la recherche en Nouvelle-Zélande puis en France où j'ai fait une thèse, toujours en sciences du bois, soutenue en 2013 aux Arts et Métiers. Après une pause de deux ans pour faire de l'agriculture, je suis retournée dans la recherche, mais j'ai totalement abandonné l'idée de passer des concours pour rentrer dans une carrière académique. La mise en compétition m'est apparue incompatible avec mon mode de pensée. J'ai donc créé depuis un an un petit collectif de chercheurs avec deux amis et collègues, en coopérative : nous faisons le même travail de recherche et de publication que les enseignants-chercheurs mais sans le poids des institutions ni la charge mentale de la structure.

Aujourd'hui, à 38 ans, je réside dans une coopérative d'habitants en zone de basse montagne, où nous avons aussi une activité agricole. Je gagne le smic en tant que chercheuse, alors que je pourrais gagner quatre ou cinq fois plus en tant qu'ingénieure. Mais le niveau de salaire ne reflète en rien ma réalité sociale qui est bien plus riche : je n'ai pas

besoin de beaucoup de pouvoir d'achat pour exister puisque j'ai l'impression d'avoir un pouvoir d'agir ensemble, à petite échelle certes, mais ce pouvoir est multiplicable.

Voilà le résultat d'un cheminement entamé il y a une quinzaine d'années, lorsque les bifurcations faisaient moins de bruit, lorsque nos voix étaient inaudibles. Pourtant, je pense que je n'étais pas la seule à l'époque de mes études à me poser beaucoup de questions sur l'avenir promis aux étudiants des grandes écoles dont je faisais partie. Mais à la différence, par exemple, des 30 000 étudiants ayant signé en 2018 le « Manifeste pour un réveil écologique », nos prises de position étaient individuelles et secrètes, de l'ordre de l'intime. Elles ne dépassaient pas le cadre de nos motivations et nos argumentations personnelles ou des débats avec nos parents qui ne pouvaient pas comprendre nos choix. Nous nous sentions simplement « décalés » par rapport aux autres. J'aurais aimé avoir confiance en moi dans mes décisions, pouvoir partager mes réflexions et mes introspections avec un Clément Choisine ou un Arthur Gosset qui ont une maturité ou une lucidité que je n'avais pas.

A l'époque, j'étais bien loin de pouvoir contextualiser ce que je ressentais dans une remise en question plus large du système dans lequel on vit, du recours aux technologies, du manque de réflexion sur l'écologie, de l'absence d'ouverture sur le monde social, d'une formation élitiste centrée sur les grandes entreprises, etc. J'ai aiguisé ma conscience politique plus par les expériences sensibles que par la lecture de bouquins. Et les enseignements dispensés à l'école ne questionnaient pas – encore – le modèle dominant. La sobriété ou la critique

du capitalisme était évidemment un truc d'hurluberlu. Et les initiatives pour les élèves souhaitant s'engager étaient rares. Si cela évolue maintenant sous la pression et la médiatisation des remises de diplômes « perturbées » par quelques déserteurs, ou face à l'urgence écologique, c'est une très bonne nouvelle. Car ces remises en questions traversent nos générations. Leur manifestation collective leur donne aujourd'hui d'autant plus de force et de légitimité.

**Cet article est paru dans Le Monde (site web)**

[https://www.lemonde.fr/campus/article/2022/10/15/quand-j-ai-abandonne-ma-carriere-d-ingenieure-il-y-a-quinze-ans-la-sobriete-etait-un-truc-d-hurluberlu\\_6145914\\_4401467.html](https://www.lemonde.fr/campus/article/2022/10/15/quand-j-ai-abandonne-ma-carriere-d-ingenieure-il-y-a-quinze-ans-la-sobriete-etait-un-truc-d-hurluberlu_6145914_4401467.html)

**Note(s) :**

Mis à jour : 2022-10-16 11:14 UTC  
+0200